

## open space(s)

### **Benoit Laffiché ; un artiste contemporain**

Benoit Laffiché est un artiste contemporain, de notre monde, de ses questionnements et de ses fractures. Plongé dans notre univers globalisé, ses flux et ses échanges, il est sensible notamment à la question de l'économie, aux conditions fragiles d'existence qui poussent des hommes à devenir migrants, aux formes sociales collectives : pêche en haute mer en Afrique, transe électronique en Amérique du Sud, pèlerinages hindous, etc. Portant aux individus une attention très forte, c'est davantage l'invisible économie des liens et des formes qui le motive.

Artiste - pas documentariste, ni journaliste, ni témoin objectif ou encore moins porteur d'une idéologie partisane – son regard créateur s'écrit depuis le champ des arts visuels, sa discipline. La dimension politique, au sens noble, est au cœur de son travail. Elle constitue une des strates de sa réflexion menée avec les outils propres de l'art qui produisent du sens par l'usage des formes et de l'espace. Sa posture consiste à « souligner avec des outils artistiques » pour soulever aussi chez les regardeurs des questionnements. Et certainement pas des réponses. Pas de dénonciation à gros traits, qui n'aurait guère de sens ni d'intérêt, mais bien plus finement, une invitation artistique à se saisir de ses propositions visuelles pour s'interroger à notre tour sur le monde. Partage d'expériences.

Fondamentalement intéressé par les déplacements, il cultive les conditions de la chance.<sup>1</sup> En partant dans **le monde entier**<sup>2</sup> (Inde souvent, Usa, Argentine, Sénégal aussi bien que des régions françaises en désindustrialisation, etc.), il s'exporte de son propre territoire balisé - celui de l'art - à la rencontre des sociétés civiles et de l'altérité. C'est même une condition essentielle de son activité qui l'amène à choisir des situations particulières : chantier de déconstruction à la main d'un cinéma indien, camp de réfugiés rasé à Sangatte, usine liquidée dans les Ardennes, travail d'un sécheur de riz, etc. Il part sur des durées lui permettant de rentrer dans une relation effective aux autres, un temps vécu pleinement, riche de rencontres humaines nourrissantes. Accepté parmi les groupes qui l'accueillent, loin de la prédation d'images ou de situations, c'est au contraire un contexte de confiance réciproque qu'il instaure et qui lui permet de travailler<sup>3</sup>. C'est-à-dire de fabriquer des formes. Dans ces situations, il filme aisément. Mais, artiste, le travail amorcé sur place trouve à se développer ailleurs - après - et sur d'autres territoires : ceux de l'art où il déploie son activité et montre ses œuvres.

Rien d'étonnant à ce que la *mondialité* définie par Édouard Glissant comme « état de mise en présence des cultures vécu dans le respect du divers<sup>4</sup> » l'intéresse très fortement. « Se maintenir en devenant autre » disait ce dernier. Chez Benoit Laffiché, passages, transferts, entre-deux, greffes, métamorphoses, rencontres, déplacements, irriguent la pratique et le travail.

### **Déconstruire le réel ; une exposition**

L'aparté, lieu de résidence et de création, propose aux artistes invités à Iffendic un cadre aux qualités paysagères indéniables et appréciées. L'exposition constitue toujours un moment clé. Ici, l'architecture très particulière de la galerie vitrée constitue une sorte de défi : tous les murs sont constitués de cimaises mobiles présentant, de plus, des décrochements. Benoit Laffiché s'est appuyé sur cette difficulté pour faire levier. En collaboration avec Gaële Cousin pour la scénographie, plutôt que de tenter de s'adapter aux contraintes, le choix radical de « défaire les cimaises » quasi intégralement facilite la communication visuelle avec l'extérieur.

Ce faisant, la structure même du bâtiment se révèle par cette mise à nu, dans toute l'ampleur de ses contradictions : un lieu d'exposition sans murs. L'architecture de la galerie devient une composante importante du travail présenté. Comme une sorte de matrice de l'exposition, les piliers chanfreinés en béton qui portent la structure sont reproduits par des simulacres en bois disposés à la verticale du lanterneau central. Réalisés en OSB, bois sans préciosité choisi précisément pour ses qualités d'objet industrialisé, ils glissent du pilier à la sculpture, voire au totem. Condensant poétiquement l'espace, leur disposition engendre un espace de circulation périphérique, pensé par l'artiste comme rappel de l'architecture intérieure des temples indiens. Ici donc *a priori* peu à voir. Paradoxal pour le moins dans un lieu d'exposition ! Rien ? Pas si sûr, au moins pour qui accepte de dépasser ce constat désabusé et prend en compte de manière sensible les réalités : le paysage, bois et lac vus au travers des vitrages à claires-voies, le son diffusé en boucle, la moquette blanche et le journal d'artiste édité à l'occasion de l'exposition.

Le son diffusé à faible volume résulte d'un jeu combinatoire, d'un métissage sonore à travers les continents et les univers artistiques. Durant une résidence à Buenos Aires, Benoit Laffiché a filmé dans une friche artistique le set d'un DJ, Alessandro, création musicale en direct. Sa maîtrise à accélérer les corps ou les poser dans une sorte de transe électronique construite sur le mixage de disques lui est apparue comme fascinante. En Inde, il a également filmé un pèlerinage hindou (cf. infra). Le son de ces deux vidéos a ensuite été confié à Nickolas Mohanna<sup>5</sup>, musicien new-yorkais, qui les a son tour remixées<sup>6</sup>. Ainsi, comme souvent, d'écarts en transferts, une chaîne de collaborations se met en place au profit de la logique propre du

<sup>1</sup> l'artiste herman de vries parle lui de *change & chance situations* : pratiquer le déplacement pour construire des situations bénéfiques au travail.

<sup>2</sup> *le monde entier*, 2006.

Sérigraphie, 87 x 122 cm, LENDROIT Éditions, Rennes. Œuvre réalisée durant une résidence de Benoit Laffiché dans les îles Andaman.

<sup>3</sup> *Sathish – Alessandro* est le titre de l'exposition de Benoit Laffiché à l'aparté, Iffendic. Il est constitué donc de deux personnes clés pour lui dans ce projet, l'une en Inde, l'autre en Amérique du Sud.

<sup>4</sup> <http://www.edouardglissant.fr/mondialite.html>

<sup>5</sup> <http://nickolasmohanna.com>

<sup>6</sup> Cette création sonore n'a pas de titre. Elle est composée de 4 morceaux : *Escalators / Demi-jour / Opening / And fire is not a problem /*

projet artistique. Le son est donc issu des images. D'une trentaine de minutes, la bande son est diffusée en boucle. Le spectateur se voit proposer de relier les visuels, l'espace réel de la galerie et le paysage découpé au travers des vitrages, au rythme de sa propre déambulation portée par l'écoute.

Une moquette blanche couvre le sol, ordinairement en carrelage gris, choix étrange pour un local en rez-de-chaussée et en pleine campagne. Dans la même logique qui a conduit l'artiste à mettre à nu les données architectoniques du lieu, le blanc opère comme une page blanche, une remise à zéro initiale. Chaque visiteur estampera donc le sol, sans nécessairement s'en rendre compte, révélant petit à petit les usages du lieu et de l'exposition même.

Dans une civilisation inondée d'images sitôt oubliées que vues, ses expositions proposent justement au visiteur de « freiner la machine », de ralentir le rythme de la consommation visuelle. Cette attention extrême à ce qui se joue dans le temps de la découverte de l'œuvre correspond à une tension jamais résolue : faire en sorte que le « principe actif » de l'œuvre puisse être perçu suffisamment rapidement à partir du moment où il est inscrit dans l'espace (exposition ou édition) sans pour autant basculer dans une logique de communication visuelle fondée sur l'instantanéité. Au contraire, il lui importe que le visiteur puisse être dans un temps différent, celui de son propre parcours. À Iffendic, le parti pris a consisté à dissocier l'exposition et les images. Car des images il y en a, beaucoup plus que dans l'exposition, même. Mais une fois encore, la logique qui les porte ne se caractérise pas par l'ennuyeuse ligne droite.

### «Imprimer une vidéo» ; une édition

Cette exposition est articulée à un projet éditorial aussi singulier que complexe. L'aparté et Lendroit Éditions se sont associés pour réaliser une édition d'artiste. Les deux fonctionnent donc de manière autonome mais complémentaire. Benoit Laffiché avait déjà expérimenté des formes d'art imprimé : poster, affiches, sérigraphies, etc. Ces formes légères l'intéressent par leur capacité à infiltrer des terrains qui ne sont pas ceux de l'art dans ses espaces attendus. Ici, le projet éditorial s'est finalement concrétisé par l'édition d'un journal. Édition d'artiste, non narrative ni encore moins informative, c'est un espace plastique ouvert et manipulable. Cet objet imprimé ne rend pas compte, il est une création en soi. Il articule des images dont les origines sont pour l'essentiel liées à un séjour en Inde. Invité par Sathish, ami indien, Benoit Laffiché a filmé un pèlerinage hindou sur la montagne de Shiva. Au coucher du soleil au dessus de la ville de Thiruvannamalai, les prêtres enflamment rituellement l'huile sacrée qui met le feu à la montagne. Pour faire un film, les conditions de tournage sont donc peu aisées : faible lumière et mouvements de foule assez imprévisibles. La prises de vues est suffisamment inconfortable pour rendre le contrôle et la maîtrise impossibles. Benoit Laffiché a choisi un mode vidéo *night shot* qui dégrade très fortement les images mais les rend possibles malgré tout. Elles virent au vert, rappelant les images infrarouges tournées sur les théâtres de guerre, et gagnent en grain ce qu'elles perdent en précision. Déréalisées, elles acquièrent aussi une force étrange, renvoyant à la situation filmée. Mais l'enjeu pour l'artiste est d'«imprimer une vidéo». Pari insensé, formulé de la sorte, mais bien en phase avec son franchissement constant des frontières, des disciplines et des pratiques. Ainsi, après un export des images animées en photographies puis une sélection drastique, il réussit le tour de force de transformer le montage vidéo en un maquettage papier. Mises en espace dans le journal, les images restituent une forme de continuité et réarrangent même le monde : y est inclus un visuel de la transe électronique captée en Argentine. Conséquence inattendue de cette déconstruction de la vidéo, elle ne sera plus soumise à l'obsolescence des matériels.

Tiré à 500 exemplaires, ce journal n'est pourtant pas une œuvre précieuse. Il a vocation à circuler entre les mains des « lecteurs », ici ou ailleurs, dans le monde entier potentiellement. Pour l'artiste, c'est aussi une manière de voir son travail exister dans l'expérience sensible que fait celui qui ouvre ce journal.

Journal 32 pages, offset couleur. Fermé : 28.9 cm X 38 cm. Marge de 15 mm. Production Lendroit Éditions / l'aparté, 2011 Prix : 4€ Diffusion Lendroit Éditions, Rennes
--

Philippe Dorval. Rennes, avril 2011

Philippe Dorval est enseignant d'arts plastiques au Département Carrières sociales de l'ut de Rennes. Ses publications portent sur l'art contemporain et sa réception.

<http://blogperso.univ-rennes1.fr/philippe.dorval>